

1

2

3

...RIDEAU!

LES VIOLETTES A L'EGREGORE

LE nom de Georges Schéhadé n'est sans doute pas aussi prestigieux que ceux d'Annouilh, de Montherlant, de Marcel Aymé mais c'est tout de même un nom et qui compte. Le fait que cet auteur ait choisi l'Egégore pour la création de sa pièce nous réjouit et confirme la réputation de ce théâtre de la rue Clark. Nous l'avons dit et redit à maintes reprises, cette compagnie sait réussir sans avoir recours à certains compromis auxquels d'autres compagnies s'adonnent en servant moins leur art que leurs ambitions. C'est donc à une première mondiale que nous avons assisté... Première mondiale? L'expression ne manque pas de prétention mais cette prétention est ici justifiable et excusable puisqu'il était exact que cette création fût une première. Le théâtre de l'Egégore peut s'enorgueillir d'avoir créé Les Violettes même si la pièce n'est pas très bonne. Est-ce d'abord une pièce? L'unité en est douteuse. C'est peut-être une fantaisie parfois amusante, parfois, car si son premier acte ne manque pas d'originalité, cette originalité se résorbe peu à peu pour devenir, à la fin, d'une vagissante banalité.

La pièce vise à la poésie sans pouvoir l'attraper. Elle fait à une fausse simplicité. Non, non, la vie, dans Les Violettes, n'est pas là, simple et tranquille. Elle est étriquée. L'auteur en "fait" et c'est là ce qui est mauvais. Nous avons toujours en horreur de l'idéologie, surtout au théâtre où elle n'a pas sa place. Or, il y a dans les Violettes une certaine idéologie très simpliste, à savoir que le bonheur ne se trouve pas dans l'intellectualité mais dans une sorte de retour à la nature, à l'amour... à l'expression vraie des sentiments... toutes choses que Jean Jacques Rousseau pensait et sur lesquelles il a écrit de fort belles pages, plus belles, en tout cas que celles que Schéhadé écrit au théâtre

A l'exception de quelques scènes — celle, entre autres, de la parodie des chants religieux — le comique de la pièce manque de naturel. Il est forcé. Il n'atteint pas au comique auquel il semble vouloir atteindre, celui d'Ionesco, lequel est toujours dru, direct, inattendu toujours très stylisé. (Les auteurs d'avant-garde oublient que le comique est un élément dramatique qui n'emprunte jamais à l'improvisation. Il est de longue main. — Pareillement, le style Céline est fort travaillé —) Enfin, la pièce est enjolivée de chansonnettes dont quelques-unes ne manquent pas de sel et ne sont pas sans nous rappeler certains airs d'Erik Satie, ce que la pianiste Jacqueline Richard a fort bien fait valoir.

Sous la direction du metteur en scène Jean-Pierre Ronfard, les comédiens de l'Egégore, une fois de plus, ont donné la mesure de leurs talents. Certains nous ont même montré un talent que nous ne leur connaissions pas. Ainsi, André Pagé se révèle comique à souhait, et comique d'un comique personnel, parfaitement adapté au comique que lui commande son rôle difficile. Espérons que le succès qu'il remporte à juste titre ne nous prive pas de son autre talent de metteur en scène. La composition de Gabriel Gascon est aussi solide que nuancée. Denise Mirelle fait un portrait vivant de son rôle. Le reste de la distribution, Carmen Trémblay, Jacqueline Laurent, Roland Laroche, Jean-Luc Bastien, Claude Godbout, Gilles Fournier, et, surtout, Yvan Canuel, joue dans le ton et le mouvement.

Les décors de Germain, les costumes de Solange Legendre tiennent parfois du merveilleux. (La scène au poulailler est parfaite de grâce et de fantaisie). C'est là le meilleur de Schéhadé et le meilleur aussi de l'Egégore. Et si le spectacle n'est pas parfait, la faute n'en est pas aux comédiens mais à la pièce de l'auteur.

la semaine
prochaine,

"Treize
à
table"



par Paul TOUPIN

LE JOURNAL DES VEDETTES

21-4-63

Membre de l'Académie canadienne-française

(N.P.)